

—C'est la même chose... Vous êtes du pays, vous?

—Oui et non. Nous étions à Autun; nous avons quitté, il y a un an, pour venir chercher du travail ici; les enfants font ce qu'ils peuvent et nous arrivons à ne pas mourir de faim.

La femme avait la voix tremblante en disant cela, et ses yeux s'étaient remplis de larmes.

—Ah! quand il n'y a pas un homme à la maison, ça ne peut pas aller fort, je le sais bien; vous ne devez pas gagner lourd.

—Nini, au triage se fait ses vingt-cinq sous par jour; Jacques, mon petit, rapporte ses trente sous, et, avec mon café, je me ramasse bien une pièce de vingt-cinq sous de bénéfice chaque matin.

A la mine, on a le pain à un peu plus de cinq sous le kilo, on a le charbon pour se chauffer et pour la cuisine; mais ce qui est dur, c'est qu'il faut travailler du matin au soir pour faire ses pauvres quatre francs, et ils sont vite mangés!

—Moi, je gagne mes quatre francs cinquante, mais j'en donne trois aux Frampon.

—Ça doit joliment les aider.

—Je vous crois! Ils sont cinq: le père, la mère, les deux petits et la fille; tout ça travaille, sauf la mère qui garde la maison, et quand à huit ou neuf francs de gain on ajoute tous les jours une pièce de trois francs, ça vous met du beurre dans les épinards!

—A qui le dites-vous! Si mon garçon était avec nous, nous ne nous plaindrions pas.

—Vous avez un fils?

—Oui, répondit sombrement la femme, mais c'est une mauvaise tête; il a voulu voir du pays, et il nous a quittés.

—C'est mal, ça!

—Que voulez-vous y faire? C'est pas la peine d'avoir des enfants pour qu'ils vous plantent là quand ils sont élevés... Ils gagnait ses six francs par jour à Autun! Il nous eût fait riches en peu de temps!... Il est parti... où? je n'en sais rien. Il n'a seulement pas donné de ses nouvelles depuis un an.

—Taisez-vous, ça vous remue le sang et ça ne remédie à rien... Pour le moment, vous ne manquez pas de pain, et il se trouvera bien un jour ou l'autre un...

—Le café est prêt, interrompit Nini Charlot en se penchant par la fenêtre de la cuisine.

—Porte-le, petite! M. Voltin le prendra-là.

—Mais non, reprit l'ouvrier; et il se leva brusquement. La jeune fille portait la tasse pleine, il voulut l'en débarrasser, mais il le fit gauchement et renversa la moitié du café par terre.

Il but le reste à petites gorgées et lorsque ce fut fini, il dit à la mère d'un air embarrassé:

—Combien faites-vous payer vos cafés m'ame Charlot?

—Nous ne sommes pas sur le terri ici, répondit-elle, et entre voisin une tasse de café, ça ne compte pas.

Il insista, mais elle ne voulut pas entendre raison. Pendant ce temps, Nini caressait la tête de Kelb et son frère construisait une galerie dans un coin du jardin.

La nuit était presque venue. Voltin se retira sans rien dire et entra chez lui de fort mauvaise humeur. Cependant la glace était rompue, et presque tous les dimanches il allait passer la soirée chez ses voisins. Nini était devenue moins sauvage, elle causait avec l'ouvrier et lui avait raconté, un soir que sa mère s'était endormie, toute l'histoire de son frère Jean.

Une espèce d'intimité s'était établie entre eux deux, et sans se l'être avoué, ils s'aimaient.

Voltin était désolé de voir la jeune fille mêlée aux trieuses de charbon, mais il avait fait son compte et ses quatre francs cinquante par jour n'auraient pas suffi pour nourrir toute la maison et permettre à la jeune fille de rester sans rien faire. Il se creusait l'esprit, cherchait, ne trouvait pas; il n'avait pas de protection, et ne voyait pas comment il pourrait, un jour, de simple ouvrier devenir capitaine. C'était le bâton de

maréchal qu'il ambitionnait. Les événements devaient le servir et le tirer d'embarras.

## II

Le jour où Trompe-la-Benne avait été remplacé à Sainte-Marie par Voltin, il avait reçu du Creusot un petit mot l'invitant à se trouver dans la matinée au café du Mârier où des amis l'attendaient.

Il avait immédiatement lâché l'ouvrage et s'était mis en route.

Trompe-la-Benne, de son vrai nom Léon Nourrit, avait vingt-quatre ans; il était grand, bien fait, très intelligent, et aussi paresseux qu'ivrogne.

Son père, qui travaillait à la mine depuis trente ans, ne pouvait plus en venir à bout; il s'était lié avec une dizaine d'autres jeunes gens, et il ne se passait pas de semaine qu'ils chômassent quatre jours sur sept.

La mine avait d'abord fermé les yeux, puis, enfin, avait donné congé à toute la bande. Depuis lors, leurs journées se passaient sur les bords de l'Étang.

Il faut avouer que, par les chaudes soirées de printemps, alors que tout fleurissait dans la campagne, ces bords de l'Étang étaient un vrai paradis terrestre.

Tandis que la grande digue en pierre de taille était déserte, que les femmes lavaient leur linge sur la rive la plus voisine de Bel-Air, les amis de Trompe-la-Benne allaient s'étendre sur les bords opposés, du côté des bois et des taillis.

Là, ils fumaient des cigarettes, faisaient d'interminables parties de piquet à l'ombre et causaient à voix basse.

Dès qu'un promeneur s'approchait, la conversation tombait; si c'était un employé de la mine, on lui lançait des regards gouailleurs et les chuchotements avaient leur train.

Le soir, tous ces flâneurs se retrouvaient aux Oiseaux, dans les cafés, où ils buvaient sec et longtemps.

L'aîné d'entre eux n'avaient pas vingt-cinq ans; le plus jeune en avait dix-sept.

Ces messieurs ne travaillaient pas, et ils avaient cependant toujours de l'argent plein les poches.

On les soupçonnait fort d'être les auteurs de certaines menaces anonymes qui avaient amené la mine à demander au gouvernement un bataillon d'infanterie, sans avoir encore pu l'obtenir.

Lorsqu'on interrogeait les parents, ils restaient muets et consternés; ils ne savaient rien, ne comprenaient rien à l'allure de leurs enfants, les blâmaient, mais n'apportaient aucun éclaircissement.

La mine, sans être inquiète, faisait activement surveiller les habitués des bords de l'Étang.

Lorsque Nourrit était revenu du Creusot, il y avait eu de longs conciliabules; le groupe des flâneurs s'était accru, et ils se réunissaient au bout d'un mois au nombre de 25 ou 30.

Un jour, un étranger arriva; il passa la soirée dans une des auberges des Oiseaux et le club prolongea la séance fort avant dans la nuit.

Le lendemain, Trompe-la-Benne alla frapper à la porte d'un mineur qui demeurait aux Alouettes, justement en face de chez les Frampon. Il se nommait Vignaud.

Les Vignaud n'étaient pas heureux.

L'homme était ivre toute la semaine, la femme se mourait d'un cancer aux intestins, et la petite, qui n'avait que cinq ans, gardée par sa grand-mère venue du Creusot, où elle habitait d'ordinaire, pour soigner sa fille, passait sa vie à grogner.

Lorsque les Vignaud étaient arrivés à Montceau, le père venait on ne sait trop d'où; il traînait derrière lui sa femme et sa fille, et, au bout de quinze ou vingt jours de travail, la mine lui avait loué pour 4 fr. 50 par mois une partie de maison composée de deux pièces, d'une cave et d'un jardin.

Il y avait des scènes continuelles dans le ménage; les voisins s'en étaient aperçus et en avaient jasé; finalement, on